



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

La fin du carnaval n'amène plus aujourd'hui la fin des bals; ils se prolongent bien avant dans le carême; et à peine les fêtes des jours gras sont-elles terminées, que l'on voit de nouveaux préparatifs pour gagner, aussi gaiement que possible, les derniers jours de l'hiver. Déjà l'on entend parler de plusieurs bals costumés projetés pour la Mi-Carême. Nous le redisons encore une fois, tout fait présumer que ce genre de divertissement va s'impatroniser dans nos mœurs. — Tout y gagnera : coquetterie, plaisir et commerce.

Quoi de plus joli en effet que ce mélange de costumes qui permet à une femme de se représenter pendant l'hiver sous sept ou huit aspects différens, et de toujours choisir à son avantage! quoi de plus piquant pour les hommes que ces caprices charmans qui, leur représentant ingénieusement plusieurs femmes sous les traits de la femme qui leur plaît, stimulent ainsi leur imagination et ne fati-

guent pas leur constance!... Tout cela est bien entendu pour les yeux, pour la tête, pour le cœur même, peut-être. — Propageons donc les bals costumés, et qu'ils se répètent sur tous les points de la France où le plaisir peut apparaître.

— Puis auprès des déguisemens viennent les vieilles toilettes, redevenues toutes nouvelles, toutes fraîches, et pleines des séductions du dix-neuvième siècle; puis les parures simples et légères qui appartiennent toutes au goût de l'époque; et dans tout cet assemblage de contrastes, le charme de la mode.

ÉTOFFES. — C'est une riche et bizarre curiosité que certaines robes qui se trouvent dans cet instant aux magasins Sainte-Anne, où elles attirent tous les regards. Modèles de tout ce qui fut créé de plus élégant pour la cour de Louis XV, elles sont là comme pour nous représenter les modes passées, en même tems que pour nous faire pressentir les modes à venir, car nous voilà déjà retournés bien en-deçà de l'œil de bonf; et pour peu que la ré-

trogradation continue, nous représentons l'hiver prochain l'hôtel de Rambouillet avec ses femmes poudrées, ramagées, exhaussées sur des talons, etc.; enfin, soit; il faudra suivre en cela le livre du destin. Mais, pour en revenir aux robes des magasins Sainte-Anne, nous devons les indiquer aux femmes amateurs de ces superbes extravagances; car rien ne fut mieux peint, mieux brodé, mieux exécuté dans son genre. Une de ces robes, venue à grands frais du fond de la Chine, à ce que dit l'histoire, est en satin jaune couvert de fleurs et de branches brodées en soie de toutes nuances; et cela vraiment avec une perfection qui étonne, quand on considère l'énorme main d'œuvre qu'a dû coûter ce travail. Une autre robe est en gros de Tours blanc, couvert d'un dessin perse supérieurement peint à la main. Une autre en gaze d'un genre non moins splendide; puis des satins marrons brochés en or et brodés en soie de toutes couleurs, etc. Il faut voir tout cela pour comprendre ce qu'était le luxe antique, et pour se figurer à quel genre d'élégance tendent à nous amener les femmes de *grand ton* qui ont redonné la vogue à toutes ces antiqueries.

TOILETTES DE BAL. — On a vu dans les dernières soirées des jeunes personnes qui portaient des robes en mousseline de laine, à manches courtes et à corsages en pointe; lorsque les dessins de ces mousselines formaient colonnes, on les disposait de manière à ce qu'elles se divisassent au milieu du corsage en formant éventail; la même organisation pour le dos. Ce genre amincit beaucoup la taille. Ces robes ont la plupart le fond blanc avec des dessins cachemire ou des petits bouquets.

— Des robes en moire blanche avec double mantille de blonde sur les épaules; manches courtes à double sabot, et manchettes de blonde.

— De jolies robes en moire gris-perle, ayant le corsage à pointe, orné de trois nœuds en ruban rose; celui du bas ayant

les bouts flottans. Le dos était aussi fermé par trois nœuds; sur les épaules, des nœuds de page; les manches longues, en gaze lisse blanche, étaient serrées autour du bras par trois nœuds, dont l'un prenait à la saignée, l'autre, au milieu du bras, et le troisième, au poignet; ces nœuds avaient des bouts assez longs pour flotter. Sur le corsage, autour de la poitrine et du dos, une draperie de gaze comme celle des manches, retenue au milieu par des nœuds roses. Nous indiquons ce costume parce qu'il peut être fait à *coup sûr*, il est charmant. Un nœud rose ou une branche de roses dans les cheveux.

— Une robe en gaze rose, ayant au bas du jupon une haute dentelle noire froncée *au bord*. Mantille et manchettes de dentelle noire; une guirlande de roses, ayant les pétales noires, entremêlées de scabieuses.

BONNETS. — On voit de jolis bonnets parés, en blonde, dont la garniture est soulevée par des petites têtes de plumes rosées qui tiennent lieu de touffes de ruban. Trois de ces petites plumes se groupent d'un côté et soulèvent la blonde, tandis que de l'autre côté deux petites plumes sont placées très-bas, et s'entremêlent dans la garniture en retombant un peu vers l'oreille; les dessins de la blonde sont entièrement à jour, ce qui ajoute à la légèreté de cette coiffure; le fond est une résille faite en petits rouleaux de satin. Ce genre est plus jeune, plus gracieux que tout ce qui s'est fait en bonnet.

— Des petits bonnets en blonde ruchée, représentant un coiffure à la grecque. Ils sont composés ainsi: une ruche sur le devant, ayant d'un côté un nœud de ruban en gaze rose, dont les bouts tombent vers l'oreille. Au sommet de la tête, un peu vers la nuque, un tulle potelé est tourné sur lui-même sept ou huit fois, de manière à figurer un *chou*. Autour de cette masse de ruche est un ruban cerclé qui vient s'arrêter derrière par un nœud dont les bouts tombent très-bas; le nœud des



brides se place du côté opposé au nœud qui orne le devant du bonnet. Cette petite coiffure est jolie. Pour la rendre encore plus légère on emploie du tulle gaufré.

— A l'inverse des bonnets de blonde noire, ornés de ruban rose, nous avons vu des bonnets en blonde rose, ornés de rubans de gaze noire brochés en rose.

COIFFURES. — Pour *nœuds de cheveux* on emploie des rubans en gaze, frangés des deux côtés en or ou argent; celui rose et argent fait des coiffures charmantes. Les coques sont séparées par les nattes de cheveux, et les bouts tombent plus ou moins bas d'un côté.

— On fait aussi des couronnes de coques de ruban qui entourent le pied des coques ou des tresses de cheveux. Ces coques sont disposées ou découpées de manière à être beaucoup plus élevées vers un côté de la couronne, que l'on incline selon son goût; les deux bouts se rejoignent par un joli nœud.

— Une autre jolie coiffure, qui ne nécessite aucun apprêt et se trouve toute faite, sont des demi-résilles en chenille rose ou bleue, ou d'autres couleurs. Ces résilles, repliées en double, forment une espèce de diadème soutenu à sa base par une guirlande de feuillages de ruban. Elles se nouent sur le côté par un nœud, ou une cordelière terminée par des glands. On les place plus ou moins sur le devant ou sur le derrière de la tête, selon la physionomie; mais on est toujours certain que la coiffure est gracieuse et élégante. Ces résilles en chenille noire, entremêlées d'or et arrêtées par un nœud de gaze noire frangé en or qui tombe sur le cou, sont extrêmement jolies; elles ont quelque chose d'espagnol.

ÉCHARPES. — A l'Opéra, nous avons remarqué plusieurs écharpes en filet noir extrêmement fin, brodées en or. Cela séyait à ravir.

— On fait des écharpes en *tulle-blonde* uni, n'ayant qu'un long effilé de soie au bas. Tout leur mérite est dans leur trans-

parence et leur fraîcheur. Elles conviennent surtout aux jeunes personnes.

— La vogue des schalls, fichus, écharpes en gaze ou crêpe de Chine noir, brodés en couleur, se soutient avec avantage. Aux théâtres on voit beaucoup d'écharpes de ce genre qui remplacent les boas. L'éclat de leurs broderies et le moelleux de leur tissu les rendent également gracieuses aux femmes qui les portent. Les magasins de la *Caravane* (rue Richelieu, n° 82) excellent dans le choix de ces jolis articles, qui s'y trouvent en profusion et dans tous les plus nouveaux dessins.

CAPRICE DE L'ESPRIT.

(SUITE.)

« Vous êtes bien sévère pour ces pauvres fleurs, » reprit-elle avec calme.

Je sentis soudain que j'avais été atroce, et qu'elle m'ouvrait le chemin vers mon excuse — avais-je pu d'ailleurs songer à maltraiter autre chose que des fleurs — Oh! non! — je continuai à m'attaquer à elles.

« Je n'aime pas les roses, continuai-je, ce sont des fleurs coquettes et galantes, qui provoquent les caresses et se donnent à tous. Je n'aime pas surtout les roses du Bengale; sans être plus pudiques, elles n'ont pas même l'haie qui embaume; elles n'ont que des épines.

» — Vous avez certainement une vieille rancune contre les roses du Bengale. Quelques-unes vous auront piqué, dit M^{me} Nanteuil, avec un sourire.

« Oh! je ne puis souffrir, poursuivis-je avec éloquence, vos bouquets de bal et de spectacle; qu'est-ce que des roses serrées et pressées les unes contre les autres, comme les femmes dans un rout. Est-ce ainsi que la nature groupe ses fleurs sur leur tige? pourquoi les entasser de cette sorte, et les empêcher de respirer? pourquoi les entourer de branches d'if et

de mélése, de même que des fortifications ! Sont-ce donc des bouquets de défense que l'on veut faire ? Je le croirais vraiment à leur construction et à leur poids.

« —Voici une fort belle philippique contre les bouquets de bal, mais calmez-vous, mon ami, calmez-vous, me dit M^{me} Nanteuil, appuyant doucement sa main sur les miennes. Vous êtes fou, je crois, ce soir, John ; voyons, écoutez le chœur des religieux qui commence ; cela vous apaisera peut-être ; cela vous fera du bien. »

Ni ce chœur, ni le chant de l'orgue, ni l'admirable trio de Robert, de Bertram et d'Alice, ne me furent du moindre secours. Tous ces flots de profonde et pénétrante musique, vinrent se briser contre mon cœur sans l'inonder, sans l'amollir, sans le pénétrer ; je demeurais l'œil sec.

Bien plus, je fus insupportable tant que dura cet acte ; je le gâtai pour M^{me} Nanteuil. Je trouvai M^{me} Damoreau faible, et Nourrit exagéré. Je regrettai Levasseur et M^{lle} Dorus ; bref, tandis que la salle entière était ravie d'enthousiasme et brisée d'émotions, je ne sus que chercher d'absurdes et misérables objections contre ce noble et universel élan qui faisait palpiter à-la-fois tant de milliers de cœurs d'un seul et même battement.

Le spectacle finit ; je descendis avec M^{me} Nanteuil, et montai après elle dans sa voiture.

Durant tout le trajet de la rue Lepelletier au faubourg Saint-Honoré, nous n'échangâmes pas un seul mot. M^{me} Nanteuil n'avait rien à me dire, il est vrai. C'était à moi de la supplier et de lui demander grâce ; mais je ne voulus pas me démentir apparemment ; je voulus compléter la soirée, je voulus être conséquent. Je n'ouvris donc pas la bouche, je me contentai de me ronger moi-même, et de boire mon fiel à longs traits.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel de M^{me} Nanteuil, je lui offris cependant mon bras ; je me disposais à la mener à ses appartemens, mais elle s'arrêta sous

le vestibule, au bas de l'escalier : « Il est un peu tard, mon ami, ne montez pas, vous avez quelque chose ce soir, vous êtes malade. Rentrez chez vous, faites-vous reconduire dans ma voiture ; à demain ; vous serez mieux demain, j'espère. »

Elle me tendit la main ; sa main — je la pressai dans la mienne ; mais je ne la portai point à mes lèvres ; — Oh non ! je ne l'osai pas, j'en étais indigne. Je me rendis au moins cette justice.

Onze heures et demie sonnaient comme je sortais de l'hôtel de M^{me} Nanteuil. Je n'avais pas voulu prendre sa voiture, bien qu'une pluie glacée commençât à tomber. J'avais préféré m'en aller à pied ; il me semblait que le froid détendrait un peu mes nerfs et calmerait leur irritation. Je suivis donc les boulevards, et marchai rapidement jusqu'à la rue de Grammont ; là, je dus m'arrêter et chercher un abri sous l'auvent d'un café ; il pleuvait à torrents, et j'étais déjà tout inondé.

Ce traitement par les douches que je venais de me faire subir, au lieu de me guérir avait au contraire singulièrement aggravé mon mal ; j'avais maintenant comme le transport au cerveau ; si ce n'eût pas été seulement un sale et misérable ruisseau, si c'eût été une large et profonde rivière qui eût coulé là, à quelques pas de moi, j'aurais de grand cœur, et avec délice, couru m'y précipiter.

Autour de moi, tout était triste, sombre et désespéré comme mon ame ; j'avais vu se fermer successivement toutes les boutiques voisines ; les lumières s'étaient éteintes aux croisées des maisons. Les réverbères seuls balançaient encore leur clarté pâle sur la boue des pavés.

Quelques figures cachées sous des manteaux ou protégées par des parapluies, se croisaient pourtant encore, et passaient devant moi sur la chaussée de dalles.

Je remarquai bientôt qu'une femme, dont je ne pouvais distinguer les traits, et qui, lorsqu'il ne venait personne, se tenait adossée vis-à-vis de moi contre un

arbre, s'avancait vers chacun de ces rares passans, et les suivait avec d'instantes prières.

« La malheureuse, disais-je en moi, il lui coûte cher à gagner ce pain honteux qu'elle vient ramasser jusque dans la fange. »

Je me méprenais cruellement.

Un homme qu'elle venait d'accoster, le seul qui ne l'eût pas d'abord brutalement repoussée depuis que j'étais là, entra avec elle tout près de moi, sous l'auvent qui m'abritait, de sorte que je pus les voir et les entendre l'un et l'autre. Elle, c'était une femme jeune encore, mais pâle, défaits et mal vêtue; elle avait au bras gauche un grand panier d'osier, et tenait de la main droite deux petits bouquets de violette.

« Oh ! mon bon monsieur, disait-elle d'une voix suppliante, prenez-les moi, ce sont mes deux derniers; je vous les donnerai tous les deux pour un sou. »

Tous les deux pour un sou. Deux bouquets de violette embaumée pour un sou ! au mois de décembre, c'était une occasion.

Le bon monsieur tira de son gousset une pièce de deux sous, et sans la lâcher, prenant les deux bouquets, dit à la pauvre femme :

« Rendez-moi un sou. »

Elle fouilla dans son panier, et chercha au fond quelques instans, et parmi de misérables croûtes de pain, le sou qu'elle n'avait pas peut-être; mais le monsieur, impatienté sans doute d'attendre si longtemps sa monnaie, lui rendit brusquement ses deux bouquets et partit en murmurant avec sa pièce de deux sous.

La pauvre femme joignant les mains et levant les yeux au ciel, retournait s'appuyer contre son arbre.

Alors moi, saisi comme d'une inspiration soudaine, je m'approchai d'elle précipitamment, et jetant dans son panier toute cette monnaie dont ma poche était pleine.

« Donnez moi vos bouquets, m'écriai-je, ma chère, et ne me remerciez pas au

moins, car je ne vous les paie point ce qu'ils valent; » et les mettant en mon sein tout à la pensée d'expiation qui venait de briller à mes yeux, ainsi qu'un éclair je m'élançai dans un cabriolet de place qui passait et me fis conduire chez M^{me} Nanteuil au plus grand galop du cheval.

Il était minuit quand je descendis à l'hôtel de M^{me} Nanteuil.

Je montai précipitamment, et traversant en courant ses appartemens, je ne m'arrêtai qu'à la porte de sa chambre à coucher. Elle était entr'ouverte. J'entrai doucement et sur la pointe du pied.

M^{me} Nanteuil s'était déjà fait déshabiller. Enveloppée dans un grand peignoir de batiste garni de petit tulle, elle était assise devant sa cheminée sur sa causeuse. Sa jolie tête blonde, coiffée pour la nuit, penchée sur sa poitrine. J'arrivai tout près d'elle sans qu'elle m'eût entendu.

Elle n'était point assoupie. Elle semblait plongée dans quelque profonde rêverie.

Tout-à-coup elle étendit le bras vers le bouquet du spectacle, ce malheureux bouquet qui était à côté d'elle, sur la causeuse. Elle le prit de la main gauche, le regarda quelques instans, puis de l'autre main elle en arracha une ou plusieurs roses qu'elle jeta dans le feu. Les pauvres fleurs criaient et se tordaient au brasier, puis étaient dévorées par les flammes.

Mais ses doigts venaient de saisir la fleur de camélia. Sans doute elle allait l'arracher aussi— Je ne pus me contenir davantage.

« Oh Marie ! m'écriai-je, grâce pour cette fleur, et grâce pour moi aussi ! »

M^{me} Nanteuil poussa un cri et se leva soudain; en se retournant vers moi, elle avait les yeux tout humides, elle avait pleuré; moi je sanglotais.

« Comment ! c'est vous, John; mais vous voulez donc me désespérer ce soir ? » dit M^{me} Nanteuil, violemment émue.

Sans pouvoir répondre, je m'étais précipité à ses pieds, je les couvrais de larmes et de baisers; j'embrassai ses genoux, j'y

cachai ma tête et mes pleurs. Je ne sais combien de tems je pleurai ainsi ; mais je n'ai jamais pleuré avec tant d'ivresse et de bonheur—J'aurais pleuré là toutes mes larmes.

Mais Marie passa l'une de ses douces mains dans mes cheveux, et de l'autre, me frappant la joue doucement, elle se pencha vers moi, et me dit à voix basse :

« Vous avez été bien méchant ce soir, John. » Je relevai la tête, et mon front se trouva sous ses lèvres.

« Ah ! grâce ! Marie, lui dis-je, en soulevant mes yeux encore tout humides vers les siens. Je suis venu vous demander mon pardon ; pardonnez-moi. Ce sont des fleurs qui m'ont fait coupable, et ce sont des fleurs aussi qui ont éveillé mes remords ; ce sont des fleurs qui ont rouvert en moi la source des larmes et de la tendre pitié, ce sont des fleurs qui m'ont ramené à vos pieds ! grâce ! »

Et je tirai les deux petits bouquets de violettes, et je les lui montrai. Puis je lui contai en pleurant, comment j'avais tout-à-l'heure acheté ces bouquets de la pauvre marchande qui voulait les donner tous les deux pour un sou. Je lui contai comment je n'avais pu m'empêcher de courir à l'instant les apporter à ma chère Marie, sans m'expliquer pourquoi, sans me demander à quoi bon.

« Oh John ! s'écria Marie, m'interrompant enfin, que vous êtes bon jusque dans vos méchancetés. Il faut donc vous aimer davantage à cause même de vos caprices et de vos folies. — Oh ! brûlons ce qui reste de ce vilain bouquet qui nous a fait tant de mal ; — mais ces douces violettes, qui nous ont réconciliés et consolés, gardons-les toujours, mon ami. »

Notice sur Tamburini.

La vogue de cet artiste distingué, qui a fait cet hiver le triomphe de notre Théâtre-Italien, et y est accueilli avec un

si vif enthousiasme, nous engage à donner cette notice sur quelques particularités de sa vie.

A l'âge de dix-huit ans il lui prit la fantaisie de courir le monde et de voir du pays. Partant sans dire adieu, le jeune rossignol s'échappa de Faenza sa patrie, et se rendit à Bologne. Il y trouve un entrepreneur qui formait une troupe pour Cento, et s'engage comme sociétaire. Le directeur n'avait pas le moyen d'engager autrement des acteurs. La troupe débute, Tamburini fut agréablement surpris ; il ne s'attendait pas du tout à l'explosion qu'il allait faire. Bravos, fureur, enthousiasme : ces hommages flatteurs accueillirent le débutant. Ses traits brillans exécutés avec autant d'audace que de honneur, ses roulades légères, ses tours de force, excitèrent l'enthousiasme jusqu'au fanatisme.

Tamburini passa ensuite dans des villes d'un ordre plus relevé, où il finit par avoir des engagemens lucratifs. Plaisance, Florence, Livourne furent témoins de ses succès. En 1822 il parut à Turin, au théâtre de la *Scala*, où il épousa une jeune virtuose (Marietta Giotta).

Appelé à Trieste, pour le carnaval, il entra à Venise pour connaître cette ville si remarquable, comptant repartir le lendemain pour se rendre à sa destination ; mais il fut arrêté par ordre supérieur et conduit, avec la plus grande politesse et les égards que l'on devait à son talent, à la salle d'opéra pour y figurer dans deux représentations devant la cour des empereurs d'Allemagne et de Russie. Rendu à la liberté, il vint à Palerme et y resta deux ans.

Il existe un singulier usage dans cette ville. Le dernier jour du carnaval, le public arrive au théâtre avec des trompettes, des tambours, des cornets, des crotales, des ceintures garnies de grelots, des cascroles, des poëles, et chacun fait sa partie pendant le spectacle. C'est un bruit, un sabat infernal qui désespérerait les dilettanti, s'ils ne savaient pas pendre leur

parti en brave. On n'entendrait pas Jupiter tonner, comment entendrait-on les acteurs? La voix formidable de Lablache ne triompherait pas de la fureur de cette tempête sonnante. Tamburini entre en scène au milieu de cet effroyable vacarme: le public l'accueille avec une salve de sa musique, dont le chanteur entendait les préludes assourdissans depuis une heure, en jouant *Elisa e Claudio*. Notre virtuose aurait pu s'armer d'un trombone ou d'un amphicléide pour lutter avec quelque avantage contre de si inharmonieux antagonistes. Il eut recours à d'autres moyens pour démonter leur batterie, et parvint à éteindre ce feu roulant. Après avoir soigné l'entrée de leur acteur favori, les Palermitains se reposèrent un instant pour reprendre haleine, afin de saluer sa première cadence par un nouveau tonnerre d'applaudissemens. Tamburini voyant que c'était un jour de licence, et qu'il fallait se signaler par quelque folie, imagina sur-le-champ d'exécuter sa partie de basse en voix de femme. Cette riposte à l'attaque parut très-spirituelle. Le fausset de Tamburini est d'une étonnante pureté, d'un timbre très-flatteur, d'une agilité supérieure encore à celle qu'il montre dans sa voix naturelle. Le public désarmé posa avec précaution tous ses instrumens de tapage, et prêta de nouveau l'oreille aux nouveaux accens du *basso-cantante*. Tamburini continua jusqu'à la fin du premier duo, et il fut écouté avec le même intérêt. Les spectateurs avaient bien voulu faire cette concession au chanteur qu'ils affectionnaient et qui venait d'accepter le défi. Mais les autres acteurs n'avaient aucun droit à la même indulgence, et le charivari recommença avec plus de fureur encore quand M^{me} Liparini, qui représentait Elisa, parut. L'infortunée cantatrice s'imagina que c'était une insulte personnelle qu'on lui adressait; elle en fut si profondément affligée, qu'elle ne put chanter une seule note, et tomba sans connaissance sur le plancher. On l'emporte dans sa loge, où

elle ne reprend ses sens que pour exhaler sa colère contre l'insolence du public; et, ne voulant plus reparaitre sur le théâtre, elle se déshabille et s'en va.

Le merveilleux de cette scène fut que Tamburini prit les habits de femme, et remplit le rôle d'Élisa avec une supériorité qui fit ébranler la salle sous des tonnerres de frénétiques applaudissemens. Ce tour de force le fit porter aux nues. Quinze fois il fut redemandé avec fureur à la fin de l'opéra.

A Naples, Tamburini eut des succès du même genre en remplaçant M^{me} Boccabadati dans une cavatine qu'elle ne voulut point exécuter. Tamburini s'approche de la récalcitrante *prima donna*, et pour la mettre sur la voie, il lui chante son air en voix de femme. La cantatrice, au lieu de saisir le motif à la volée, laisse faire son suppléant, se penche sur son épaule, y reste sans mouvement, et Tamburini continua sa cavatine qu'il conduisit à merveille jusqu'à la fin, avec renfort de fioritures et de cadences hardies et brillantes.

Après deux ans de succès à Naples, Tamburini passa en Angleterre, et de là fut engagé à Paris, le 7 octobre 1832, où son triomphe fit sentir au directeur l'importance d'un nouvel engagement pour l'année prochaine; et s'il nous quitte après l'expiration de ce nouveau contrat, ce ne sera pas sans retour.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

M. Alexandre Dumas s'occupe en ce moment d'un grand travail intitulé : *Chronique de l'Histoire de France*.

— M^{lle} Elisa Mercœur va publier un roman intitulé *les Quatre Amours*; c'est un début hardi pour une si jeune muse.

— La *Fiancée Royale*, par M. de Marles, en cinq volumes, chez M. Dumont. M. de Marles est connu par une Histoire sur la Domination des Arabes en Espagne.

— *Marguerite de Beauménil*, par

M^{me} Louise Lemerrier. Il y a beaucoup de profusion de phrases dans cet ouvrage, et quelques bonnes scènes d'observation, et le tout s'achève dramatiquement à la mode du jour.

— *Henri*, par M^{me} Louise B. de Saint-Léon (chez Roret). Ce roman est d'un style doux, gracieux et rempli d'intérêt.

— *A l'Ouest*, c'est le titre d'un roman américain, qui paraît chez M. Fournier, éditeur des *Contes de toutes couleurs*.

— *Chronique du Café de Paris*. Le volume vient de paraître, mais n'est encore que l'introduction de l'ouvrage.

— *Charles-Edouard*. M. Amédée Pichot a fait paraître une nouvelle édition de *l'Histoire du Prétendant*, mais avec un nouvel intérêt. On y remarque entre autres les lettres autographes de Charles-Edouard à son père et à Louis XV, l'Histoire ignorée jusqu'ici de ses amours avec Clémentine.

— *Mélodies Françaises*, par M. Bignan. Vers corrects, sonores et élégants : M. Bignan postule, dit-on, le fauteuil vacant à l'Académie.

Statistique des Bals de cet hiver.

On a remarqué que dans les trois dernières semaines qui ont précédé le mardi-gras, il s'est plus d'une fois donné dans une seule nuit, à Paris, environ 2,000 bals ou soirées dansantes.

Le nombre des bals donnés en général depuis janvier, sans être aussi prodigieux, n'en est pas moins remarquable. Tantôt il s'arrête au chiffre de 500 par soirée, tantôt il dépasse le chiffre de 1,500.

Dans cette supputation, nous compre-

nons nécessairement toutes les réunions dansantes généralement quelconques, soirées musicales qui se terminent par un quadrille, bals de cour, bals de noces, bals de restaurateurs, bals publics, bals particuliers, travestis ou parés, etc.

Nous ne croyons pas nous livrer à un calcul exagéré en adoptant pour terme moyen le chiffre 1,000 par jour, depuis le 1^{er} janvier jusqu'à mardi-gras 19 février inclusivement.

Cinquante jours sont renfermés dans cet espace.

1,000 bals par jour, multipliés par 50, produisent un résultat de 50,000 bals.

Dans la moindre soirée dansante, il se danse cinq contre-danses. Dans les bals de nuit le nombre des contre-danses s'élève à vingt ou vingt-cinq. Nous prendrons pour terme moyen le chiffre 10.

10 contre-danses par bal, multipliées par 50,000, chiffre total des bals depuis janvier jusqu'à mardi, nous donnent un résultat de 500,000 contre-danses.

Chaque contre-danse se compose de cinq figures : d'un *pantalon*, d'un *été*, d'une *poule*, d'une *pastourelle* ou d'une *trénitz*, et d'un *chassé-huit*.

Ce qui vous produit un résultat dansé de 500,000 *pantalons*, 500,000 *étés*, 500,000 *poules*, 500,000 *pastourelles* ou *trénitz*, et 500,000 *chassés-huit*.

Le nombre des galops et des walses dépasse très-souvent le chiffre cinq par nuit. Adoptons pour terme moyen le chiffre deux pour toutes les réunions dansantes; 50,000 bals multipliés par deux, produisent un total de 100,000 galops et walses.

A ce Numéro est jointe la planche 956.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra
Chapeau des M^{mes} de M^{me} Angelle et C^{ie} rue de Châteaufort N^o. 5. Montblanc
en dentelle des M^{mes} de M^{me} S. Pélerin rue neuve Vivienne N^o. 3.

In
(anc
gasi
fois
luxe
étab
dans
rich
simp
temp
s'y t
mou
fond
puis
l'élé

N
ferm
disa
man
gasi
mar
dan
C